

La revue des ressources

-- Création littéraire - Poésie --

Poésie



Poèmes de Francis-Joseph Tsiafakomby (1)

Temps-déchantelements

Laurent Margantin
samedi 19 juillet 2003

Temps 3

Humanité,
planche à clous,
dans ma chaussure et dans les vêtements,
quand je marche, quelle peine,
humain, pilori pour conscience, flamme
obscur jour après jour, les morts les vivants
dans un même sac, dans le même sang, humanité,
plante à clous dressée, cherchant veines, organes
où se nourrir, sur scène même quand on dort,
douleur qui s'articule et se déchire, violence
dans la mâchoire et au bout des pieds et dans
les yeux, humains clous du spectacle,
humanité, je te sens dans tout mon corps,
mes mots que tu balayes,
langage-venin plus que médecine,
tandis que toi tu parles et parles
et ne cesses de parler par tous les canaux du corps,
humanité, planche à clous sur laquelle je dors et marche
et parle et me tais, grouillement d'insectes en moi profond
serait préférable.

*

Temps 5

Harmonie, idée toxique
que je garde malgré moi, qui reviens

à chaque réveil, oui, idée malgré moi, qui
te permet donc de revenir ? Tu paralyse mes muscles
à certaines heures, - j'aimerais te savoir loin. Idées
de sphère et de cercle, de lumière et de forme, harmonie,
nulle part je te vois ailleurs que dans mon esprit.
L'arbre aux lianes nouées n'a rien de toi, vraiment rien.
Le lézard court dans tous les sens.
Et puis l'homme, avec ses rythmes divers et changeants !
Le temps qui fait tout dépérir n'a rien de toi. Et moi,
quand je me regarde, visage absurde,
je n'ai définitivement rien de toi.
Alors adieu, ou du moins
essai d'adieu, d'ici demain, harmonie.

*

Temps 11

Bouillasse insupportable, le temps.
On marche dedans qu'il pleuve
ou tempête, quoi qu'on fasse.
J'entends cyclone, je pense cyclone, j'envisage cyclone,
j'enfante cyclone, car le temps est cette terre qui est balayée
et se mêle à la pluie, fatigue immense. Tumulte dans une branche,
les nerfs sont des canaux dans les champs, et ma bouche malaxe
la boue des journaux télévisés avec les voisins, la nuit tombant.
On éteint les feux dehors, d'ailleurs y eut-il jamais lumière ?
Tohu-bohu quotidien, cérébral et social, les deux enfantés

par le même ciel. Je me demande parfois comment finir.

Attendre ne sert à rien, pétrir l'argile pour faire un homme de plus ?

Oh là, à la limite chez l'artisan dans sa boutique, à l'abri des mouches.

Mais lui fait des vases, pour contenir l'eau, pas celle qui désaltère

mais celle qui engendre de nouvelles saletés, herbes, hommes, paroles.

Je voudrais désherber, déshumaniser, que tout cela se taise un peu,

cette création bavarde, bruyante, cultivée, télégénique. Gênante

infiniment, même dans le sommeil.

*

Temps 17

J'ai rêvé de mythes inverses,

ils disaient l'homme comme un mal sur la terre

dont les animaux ne voulaient pas, trop fiers.

On leur disait : voulez-vous être hommes ?

Ils répondaient : bah, cette nudité qui se couvre et se tisse

de mots infects, très peu pour nous, plutôt devenir fourmis

que cela, cette engeance à bras et pieds codés.

Singes blancs qui trébuchez sur la moindre racine,

vraiment, on vous laisse au rebut de la Création.

Continuez à signifier sans nous,

mais qu'il est triste de voir la terre gribouillée

en tous sens et couverte de vos constructions de vent...

*

Temps 21

Soirs géographiques où toute la terre monte,

celle inondée, couverte des babillages, des miracles
à la seconde, des idoles qui pleuvent, grenouilles en papier
qui croassez sur les monticules de racines, grands fleuves
qui remontez de la mer, ô chargés, combien chargés en folies,
en tensions, en quêtes, en découvertes dont les bêtes heureusement
n'ont pas idée, sauts d'une marche d'escalier à l'autre, en descente,
en chute libre en fait, mordre la poussière, quel rêve ultime,
la poussière qui ne féconde rien, mirage-pluie, eau-planète inconnue,
que surtout rien ne nous désaltère (si je devais prier une seule fois !),
parole-secret, évapore-toi, ne secrète rien (si je devais quant même prier
une seconde fois !), embrasser la poussière, lécher le lait caillé jeté
d'un revers de main, être l'animal que l'homme ne chasse pas,
dont il n'a nul besoin, qui l'indiffère, animal-souche terré loin,
ou être végétal piquant, non pas poison, et surtout pas médecine,
plante qu'on laisse, dont l'homme s'écarte, oh celle-là,
la laisser, elle ne sert à rien, elle empêche le passage c'est tout,
nul songe, nulle vision, terre grande taiseuse quand tu veux,
enfouie en toi même, sans semence, sans fruit, sans sécrétion,
terre sèche que l'homme oublie dans l'abrutissement du désespoir,
qui ne donne rien, qui retire tout, qui fatigue bien, qui désespère
et assoiffe et affame, mais faim de l'essentiel, du seul maïs,
dans l'oubli de tout le reste, des grandes marées de l'esprit,
des immenses horizons de la langue-religion, de la langue-pulsion
de l'âme, dans l'effondrement donc de la terre trop riche, dans
l'assèchement, dans la belle et généreuse sécheresse, sol ferme

sous le pas, nuit de la terre si fraîche, poussière à embrasser,
quand tu auras une idée de cette poussière-là, me murmure le scarabée
avant que je m'endorme, entendant les grandes eaux du rêve monter.

*

Temps 25

Vous voulez savoir comment je suis venu au monde ?

Je fus extrait de la grotte de ma mère

en un temps record, puis mon père m'aspergea

de rhum et on me jeta chez ma grand-mère

à moitié impotente mais qui m'éduqua bien.

Dans un coin de sa maison il y avait des tas de papiers,

papiers remplis par mon grand-père lors de son périple

qui l'emmena aux sources (Afrique, Inde, Indonésie)

où il recopia des textes trouvés tout au long de son voyage.

Textes qu'il collectionnait pour leur caractère à la fois sacré

et sauvage. J'appris à lire sur eux. J'en sais certains par cœur.

D'autres à l'école récitaient des poèmes, quand moi je proclamais

d'honteux soutras, honteux pour le sentiment d'humanité

qui, vaille que vaille, occupe encore la cervelle de la plupart

d'entre nous. Je vous écris aujourd'hui sur de tels papiers,

avec, quand je réussis, le même sentiment de profanation

et d'horreur que mon grand-père dut avoir en recopiant

les sources lointaines de la culture dite malgache,

qui n'est au fond que ramassis de superstitions

plus ou moins glorieuses. Sacré grand-père !